

L'ATELIER DOCUMENTAIRE PRÉSENTE



AHLAN WA SAHLAN

أهلاً وسهلاً

Un film de
LUCAS VERNIER

l'atelier documentaire

30 rue Porte de la Monnaie - 33800 Bordeaux

Tel. 09 53 89 23 84

contact@atelier-documentaire.fr

www.atelier-documentaire.fr



l'atelier documentaire
présente



Ahlan wa sahlan

UN FILM DE LUCAS VERNIER

2020 / FRANCE / 94 minutes

Dossier de Presse

SYNOPSIS

Entre 2009 et 2011, je filme en Syrie. Renouant les fils d'une mémoire familiale qui remonte au Mandat français, je me lie à des familles de Palmyre. Surgit la Révolution, puis la violente répression du régime qui plonge le pays dans la guerre et m'oblige à arrêter de tourner. Quelques années plus tard, je reprends ma caméra pour retrouver ces personnes à qui j'avais dit " à bientôt ".



FICHE TECHNIQUE

Écriture et réalisation : Lucas Vernier
Image et son : Lucas Vernier
Montage : Marie-Pomme Carteret
Montage son : Patrice Raynal
Mixage : Jean-Marc Schick (L'Atelier sonore Fotogram)
Étalonnage : Lucie Bruneteau (Maelstrom Studio)

Production : l'atelier documentaire
Fabrice Marache - Raphaël Pillosio, Nina Julien et Emeline Bonnardet
En coproduction avec Kanaldude

Avec le soutien du Centre National du Cinéma et de l'image animée, de la Région Nouvelle-Aquitaine, de l'association Ty films, de la PROCIREP et de l'ANGOA
Lauréat de la bourse « Brouillon d'un rêve » de la SCAM

Durée : 94 min
Langues : arabe, français, anglais
Format de tournage : HD
Formats de diffusion : DCP, BluRay, Fichier numérique, DVD
Caractéristiques de projection : Couleur – 16/9 – Stéréo
Visa CNC : 150.168
N° ISAN : 0000-0005-7AE4-0000-N-0000-5





ENTRETIEN AVEC LUCAS VERNIER



Grâce à Dieu, c'est une terre de paix.

Entretien par Caroline Châtelet pour le catalogue "Images de la Culture" du CNC, janvier 2021

Deuxième long métrage de Lucas Vernier, *Ahlan wa Sahlan* débute par un tournage en Syrie entre 2009 et 2011. Initié autour d'écrits et de photographies réalisés par son grand-père, le projet de Lucas Vernier est interrompu par la guerre. Quelques années plus tard, le réalisateur reprend le tournage mais pour retrouver cette fois les personnes exilées avec qui il a noué amitié. Travaillant avec tous les possibles de ces objets de témoignages, Lucas Vernier fait à sa manière – au présent, avec pudeur et délicatesse – œuvre de mémoire et de transmission.

Caroline Châtelet - Le point de départ de votre film est votre grand-père officier méhariste en Syrie entre 1928 et 1931, un livre qu'il a écrit et ses photographies. Qu'est-ce qui vous a amené à vous saisir de ces documents ?

Lucas Vernier - Mon grand-père, que nous appelons dans ma famille "Abouna" ("notre père", en arabe) est mort sept ans avant ma naissance. Je ne l'ai pas connu mais j'ai grandi avec cette figure de la mythologie familiale.

Fils d'officier rêvant de devenir écrivain et n'aimant pas l'esprit militaire, ol a finalement fait Saint-Cyr, seul moyen pour lui de se faire payer des études littéraires. Son parcours atypique est lié à l'Histoire : il a combattu dans les Forces françaises libres pendant la Seconde Guerre mondiale, publié des livres sur le monde arabe, écrit pour *Le Monde diplomatique*, pris des positions anti-colonialistes au détriment de son avancement militaire...

Dans *Qédar, carnets d'un méhariste syrien* (Plon 1938 ; 1946), il raconte son expérience dans la Syrie sous mandat français, évoquant les Bédouins, la steppe, les récits traditionnels, ses rencontres et amitiés. Et les nombreuses prises de vue que j'ai retrouvées m'ont saisi par leur qualité, leur dimension anthropologique et humaniste. En m'appuyant sur *Qédar*, j'ai essayé d'identifier les personnes et lieux qui y figurent, de construire des liens entre les images.

J'ai alors décidé de me rendre en Syrie pour retrouver les enfants des personnes qu'Abouna a côtoyées et leur faire découvrir les photographies. En 2009, j'avais 24 ans, l'âge que mon grand-père avait quand il a été envoyé en Syrie. Je souhaitais dépasser sa vision fantasmée d'un pays par ma propre expérience.

Est-ce en vous appuyant sur Qédar que vous avez construit l'itinéraire de ce premier séjour ?

Je suis arrivé en Syrie avec le livre en tête. Je connaissais jusqu'aux noms de certains puits et collines de la Badia – le désert syrien. Mais j'ai d'abord visité des villes par lesquelles mon grand-père était passé sans y créer de relations : Alep, Damas, Hama ou Deir ez Zor.

J'étais animé par une obsession qui consistait à reproduire les mêmes cadres que ses prises de vues. Il y avait un côté sériel dans ce désir de filmer les espaces de sa cartographie intime, d'y constater ce qui avait changé ou disparu. Puis je me suis rendu à Palmyre, Soukhné et Sélamiyé. C'est là que les familles que je cherchais se trouvaient et que mon enquête a pris sens.

Cette quête ludique des cadres de prises de vue offre un levier génial de dialogues et d'échanges.

Les Syriens que j'ai rencontrés étaient très enthousiastes. C'était pour eux presque un jeu de relier d'anciennes images aux endroits qu'ils ont toujours connus. De même à l'écran, le surgissement d'une photo ancienne noir et blanc au cœur d'une séquence actuelle en couleur peut créer un effet saisissant. Quant aux familles de Palmyre ou du désert alentour, comme celle d'Ahmed Ibn Debel – l'une des personnes dont Abouna a été le plus proche –, voir débarquer un jeune Français avec une quinzaine d'images de leurs pères a été très fort humainement, eux-mêmes ne possédant aucune photographie ancienne.

Se joue aussi le "Ça-a-été" que Roland Barthes théorise dans *La Chambre claire*[1], cette double idée de réalité et de passé d'un événement, d'un moment.

Ça-a-été et pour ma part, *j'y étais*. Cette quête d'images me semble aujourd'hui d'autant plus importante que mes vidéos ont désormais valeur d'archives : ce que j'ai filmé en 2009 et 2011 garde la trace, la mémoire de lieux qui ont depuis été détruits ou ont changé beaucoup plus radicalement dans les dix dernières années que dans les soixante-dix-huit précédentes.

Au-delà de mes images, il me reste aussi le souvenir de nombreux moments générés par mon enquête et qui, même si laissés hors champ, imprègnent sûrement des séquences du film.

Vous dites dans un entretien pour votre film précédent, *Behind The Yellow Door* (2016), "Le film est plus qu'un portrait, c'est une relation." Est-ce cela le travail documentaire ?

La rencontre me semble être au cœur du métier de cinéaste documentariste. Peut-être qu'un film ne commence à exister que lorsque certaines personnes deviennent des personnages.

Un mouvement est souvent là depuis longtemps, fait d'intuitions et de recherches. Mais à un moment donné s'opère une transaction entre le filmeur et les filmés, un endroit se crée qui est un lieu de partage tout autant que de tournage. Des relations naissent et le film se nourrit de leur évolution.

En dépit de la barrière de la langue et de nos différences de modes de vie, nous avons humainement beaucoup partagé avec les enfants de certains amis syriens de mon grand-père. J'ai noué de belles relations, dont certaines perdurent jusqu'à aujourd'hui.



Ce jeune homme, là, derrière toi.



À quel moment vous est-il apparu que le film continuerait sous une autre forme, le projet initial ne pouvant plus se poursuivre en raison de la guerre ?

Cela ne s'est pas fait automatiquement. Fin avril 2011, j'ai quitté la Syrie plein d'espoirs pour la révolution naissante – j'avais prévu de revenir trois mois plus tard. Nous étions au début de la circulation via les réseaux sociaux de vidéos tournées par des Syriens dans l'urgence, au téléphone portable, pour témoigner de la violente répression du régime. Personne ne prévoyait alors que la situation s'enliserait.

Cette guerre n'est pas ma souffrance – contrairement à beaucoup de gens que je connais, je n'en ai pas été une victime –, mais je me suis retrouvé inquiet, impuissant, hébété. Des personnes que je connaissais sont mortes. Les autres ont peu à peu fui Palmyre, parfois dans des conditions très difficiles, d'abord pour d'autres localités syriennes, puis pour l'étranger...

C'est mon ami Abdulsalam Abdellatif (et personnage d'Ahlan wa Sahlan) qui, depuis son exil, m'a encouragé à continuer mon projet, me rappelant que les images que j'avais filmées sont aujourd'hui les traces des vies que les exilés avaient dû quitter, et qu'elles montrent autre chose que les images terribles que le monde reçoit depuis des années de ce pays et de son peuple.

Il m'a fallu du temps pour arriver à ce cheminement, mais jamais je n'ai abandonné mon projet, travaillant la langue arabe, essayant de garder ou renouer le lien avec mes amis et connaissances désormais dispersés de par le monde.

Cette Syrie que j'avais découverte à travers mes rencontres n'existe plus, mais j'en fais émerger des fragments dans mon film, pour construire une mémoire commune à laquelle les personnages et moi continuons de croire. En me rendant en Turquie ou en Grande-Bretagne, je leur ai ramené mes images tournées en 2009 et 2011 comme je leur avais ramené celles de mon grand-père dix ans plus tôt.

Ce faisant, quelque chose de ma démarche initiale – liant recherche de filiation autour de la figure d'Abouna, enquête photographique, évocation critique de l'histoire commune entre la France et la Syrie –, subsiste dans le film final, lui donnant une profondeur historique. Avec la monteuse Marie-Pomme Carteret, nous avons cherché à rendre compte de ce mouvement aux lignes bouleversées, en faisant cohabiter toutes ces strates d'histoire, ces fragments de mémoires dans un même récit.

Être rattrapé ainsi par l'actualité a-t-il modifié votre manière de penser le travail documentaire ? Je pense notamment aux séquences en Jordanie, différentes de celles tournées en Syrie.

En 2013, lorsque j'ai rejoint la Jordanie où Abdulsalam avait fui, les frontières avec la Syrie n'étaient pas encore fermées. Beaucoup de Syriens se réfugiaient dans ce pays. J'ai vécu des moments très étranges dans un appartement où se retrouvaient de nombreux hommes de Palmyre.

Ils passaient leur journée à suivre les actualités à la télévision ou via leur compte Facebook nouvellement créé, vivant dans une saturation d'informations douloureuses. La religion prenait encore davantage de place dans le quotidien, comme un repère. Ils éprouvaient à la fois un grand désespoir, un déclassement social brusque et une forte solidarité. Mais les destins n'étaient pas encore scellés, certains s'apprêtant à rentrer en Syrie pour combattre dans les rangs de l'armée libre, beaucoup espérant encore que le régime de Bachar el-Assad s'effondrerait et qu'ils pourraient rentrer chez eux.

Tous m'avaient croisé à Palmyre ou avaient entendu parler de l'histoire d'Abouna. Tous me demandaient de leur montrer mes vidéos dans lesquelles ils reconnaissaient des gens. Parfois la lourde monotonie était rompue par des explosions cathartiques de danses, de blagues. Ils riaient, prenaient ma caméra à partie. Leur parole se libérait aussi, eux qui de toute leur vie n'avaient jamais eu le droit de parler de politique.

La Jordanie a été pour moi une expérience intense et perturbante. J'en suis assez nostalgique, notamment car ça nous a soudé avec Abdulsalam. Mais ma candeur en a pris un coup. On aime à dire que le cinéma documentaire consiste à porter un regard sur le monde, offrir une représentation du réel, etc. Là, j'ai été totalement dépassé par le réel ! Je me suis aperçu que l'on pouvait se noyer dans un documentaire.

Lorsqu'un événement aussi immense se produit, vous êtes obligés d'accueillir cela, de remettre votre regard en question, d'abord en tant que personne puis en tant que réalisateur. Il a fallu que les émotions se décantent avant de parvenir à redéfinir ma place, celle d'un témoin narrateur, à la fois lointain, extérieur au drame syrien, et intimement concerné, amical.

Que vous permettait cette forme de film à la première personne, en voix-off ?

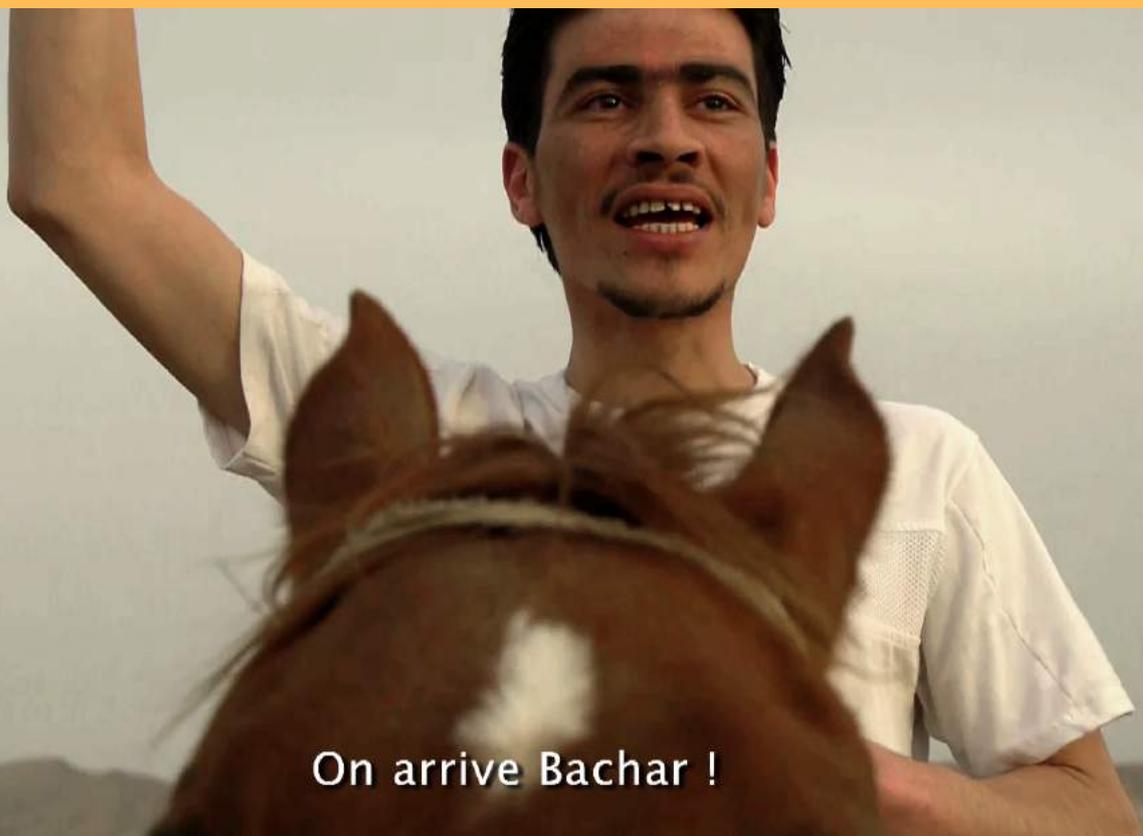
Il me semble que les films narrés avec sincérité à la première personne peuvent nous offrir un référentiel de témoignage clair, depuis lequel une histoire qui rend compte d'une expérience vécue est racontée. Le "je" est intime mais il se déploie dans le monde. Il est mouvant, vivant mais surtout il s'adresse aux autres et s'ouvre à eux. C'est un endroit depuis lequel je pars pour aller ailleurs.

De même, les personnes rencontrées s'approprient cette démarche qui au départ m'est personnelle

Si le film est tourné quasiment entièrement en caméra subjective, et qu'avec Marie-Pomme nous avons été sensibles à conserver des interactions entre les personnes filmées et moi-même, ce n'est pas pour faire mon introspection, mais pour mieux structurer la trajectoire qui couvre plus de dix ans durant lesquels mon regard aura évolué. L'essentiel pour moi est de donner à vivre et entendre la voix des personnes que j'ai rencontrées – des hommes et femmes de Syrie qui pour la plupart n'ont jamais eu le droit à la parole – et qui s'expriment aussi à la première personne. La confrontation de nos subjectivités forme un nous qui, je l'espère, peut tendre vers l'universalité.

Propos recueillis pour le catalogue "Images de la Culture" du CNC par Caroline Châtelet, journaliste et critique dramatique et de cinéma, janvier 2021.

[1] *"Le nom du noème de la photographie sera donc : « Ça-a-été » [...] cela que je vois s'est trouvé là, dans ce lieu qui s'étend entre l'infini et le sujet ; il a été là, et cependant tout de suite séparé ; il a été absolument, irrécusablement présent, et cependant déjà différé." Roland Barthes, La Chambre claire, éd. Gallimard 1980.*



On arrive Bachar !

A PROPOS DU FILM



« *Ahlan wa sahlan* est un film émouvant et nostalgique montrant une Syrie qui n'existe plus et qui reste encore en devenir. »

par Karine Betou,
membre de la Commission nationale
de sélection des médiathèques



« Lucas Vernier nous embarque dans un road movie passionnant à la rencontre d'un peuple, de sa mémoire et de son humanité alors qu'il va être ravagé par la guerre.

L'humilité du traitement apporté à des images qui ont la force du témoignage historique nous permet d'avoir un regard sur le passé, le présent et le futur d'hommes et de femmes, et sur les relations fortes qui peuvent se nouer entre de supposés étrangers. »

par Ketty Rios-Palma,
Thomas Rabany et Ludovic Rigonnet,
membres du jury du Festival Traces de Vies



« A Palmyre, en Syrie, un homme s'adresse à la caméra de Lucas Vernier : « A quoi ça sert tout ça ? » demande-t-il. On est en 2009, Lucas part en Syrie accompagné

de sa caméra et des photographies prises par son grand-père lorsqu'il était méhariste dans l'armée française. En jeune cinéaste assidu, il enregistre généreusement son voyage. Se repérant grâce aux photos de son grand-père, il le suit à la trace, retrouvant les rues, le bâti qui tient, depuis longtemps. Il reconstitue sa route et se lie aux descendants de ses amis. Le voyage est simple, l'accueil chaleureux. Le cinéaste passe du temps à Palmyre où un photographe lui découvre toutes les photographies accumulées depuis des années, véritable archiviste de la vie locale. Lucas le filme, les images se partagent. En 2011, Lucas revient pour poursuivre sa quête. Cette année-là, le pays se soulève et le régime de Bachar el-Assad répond.

Le film se retourne et la poursuite vers un aïeul disparu va se transformer en course vers ce qui est amené à disparaître. L'enjeu de la mémoire se renverse, et prenant le relais sur les souvenirs photographiques du grand-père, ce sont les images de Lucas qui feront trace. La destruction du pays va si vite que les images du cinéaste deviennent des archives précieuses. Où retrouver alors la Syrie devenue inaccessible et dont les rues sont des ruines ? Un nouveau voyage s'impose, retrouver les amitiés dispersées, les « citoyens provisoires » de Jordanie ou de Turquie. La Syrie se retrouve auprès de chacun, accueillant toujours le voyageur. Dans ses images, le désert est un mirage, les photos de Palmyre ne sont que des souvenirs des souvenirs mais les visages réapparaissent pour dire "bienvenue" - *Ahlan Wa sahlan*. »

par Clémence Arrivé,
membre du comité de sélection
du Festival Cinéma du réel



TheNewArab

« Lucas Vernier a débarqué tout jeune en Syrie en 2009

avec une petite caméra, à peine quelques mots d'arabe et des noms de familles syriennes qu'il recherchait. (...) Il aura pourtant su saisir avec sensibilité et générosité des petits détails propres aux personnes qui l'ont chaleureusement accueilli : des sourires, des récits, des confidences, des moments rares d'intimité. Des scènes simples et touchantes qui nous apparaissent aujourd'hui aussi charmantes que douloureuses. (...) La mémoire syrienne a été bouleversée. En découvrant ces fragments de vies, nous ne pouvons plus nous empêcher de penser, nostalgiques : « mais que sont-ils tous devenus ? ». (...) La belle Syrie, devenue vaste champ de ruines, nous semble lointaine. La destruction du pays s'est déroulée à un rythme tel que les images du réalisateur sont comme les traces d'un monde disparu. »

par Nada Al-Azhari,
critique de cinéma et journaliste
pour Al Araby Al-Jadeed / The New Arab

QUELQUES LIENS

["Ahlan wa sahan, une expérience humaine"](#)

par Ariane Oudry-Lück pour *Eclairages*, N°15, printemps-été 2021, pages 30-31

["Ahlan wa sahan, l'archive au présent"](#)

par Caroline Châtelet pour *Images de la Culture*, janvier 2021

[Ahlan wa sahan, voyage d'archives en Syrie.](#)

par Mirna Mbondobari, *Radio Le Chantier*, 21/06/2021

["Ahlan wa sahan... un Français sur les traces de son grand-père parmi les Bédouins du désert syrien".](#)

par Qais Qasim pour *Al Jazeera documentary channel*, 22/10/2020 - (en arabe / بالعربية)

["J'ai trouvé là-bas une vraie qualité d'accueil - Lucas Vernier, documentariste".](#)

par Iñaki Etxelekuri pour *Ipar Euskal Herriko Hitza* (In. Berria), 13/11/2020 - (en basque / euskaraz)

["Lucas Vernier en Syrie : la mesure du temps qui passe".](#)

par Nada Al-Azhari pour *Al Araby Al-Jadeed / The New Arab*, 01/04/2020 - (en arabe / بالعربية)

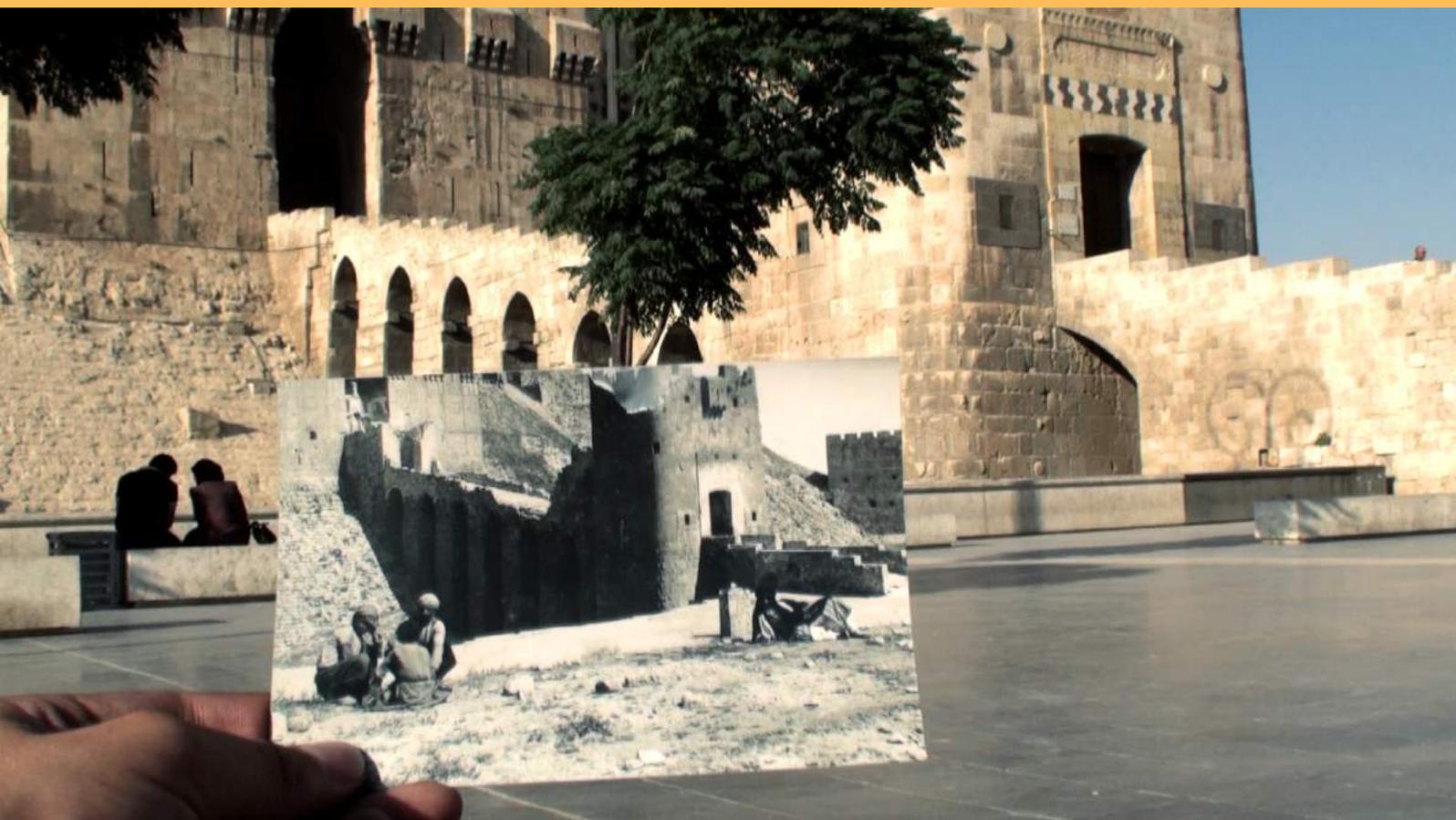
["Un café avec Lucas Vernier".](#)

par Maëlig Bouchereau, "Pause doc" par Ty Films, 24/01/2020

["Mafi Souria, ou des fragments de Syrie".](#) entretien au Chalet Mauriac par Marie-Pierre Quintard, *Éclairs, La Revue numérique de l'ALCA*, 22/11/2018

["Des images comme des traces".](#) entretien au Chalet Mauriac par Marie-Pierre Quintard, *Éclairs, La Revue numérique de l'ALCA*, 15/04/2016

+ Une image tirée du film en en-tête de l'article "[Cinéma du Réel, liens des yeux](#)", dans le *Libération* du 20 mars 2020





LUCAS VERNIER

BIO-FILMOGRAPHIE

Après des études d'histoire et de cinéma (Bordeaux, Toulouse, atelier documentaire de la Fémis), Lucas Vernier se consacre à la création documentaire. Ses films, qui partent toujours de quelque chose qui vient à lui, se composent dans la durée au gré de recherches et de rencontres. Son premier long métrage est une uchronie documentaire : **Behind the yellow door** joue à imaginer sa rencontre post-mortem avec son ancien voisin Lutz Dille, un photographe foutraque passé à la trappe de l'histoire de l'art. En 2020, il réalise **Ahlan wa Sahlan** qui témoigne d'un parcours commencé en Syrie en 2009.



2020 AHLAN WA SAHLAN

Prix de la Diversité et Prix du Public au festival TRACES DE VIES

Sélection française au festival International CINÉMA DU RÉEL

FIDADOC - Festival International de Film documentaire à Agadir (Maroc), FIDBA - Festival Internacional de Cine Documental de Buenos Aires (Argentine), Trinidad+Tobago Film Festival (TTFF Republic of Trinidad and Tobago), DOCUMED - Cinéma documentaire méditerranéen (Tunisie), Les Escales documentaires de la Rochelle, Les Rencontres du film documentaire de Mellionnec, Festival Interférences - Cinéma documentaire et Débats publics (Lyon), Refugees Film Festival (Berlin), FAANA - Festival des Autrices & Auteurs en Nouvelle-Aquitaine (Saint-Georges-de-Didonne), Festival Ōrizons - Rencontres des Arts & des Cultures du Proche-Orient (Périgueux), Les Rencontres cinématographiques d'été (47), Sélection "Cinéma du Réel en circulation" par la Cinémathèque du documentaire, CAREP (Paris), Label Images en bibliothèques, Mois du film documentaire, Catalogue Images de la Culture du CNC...

2016 BEHIND THE YELLOW DOOR, avec Lou Castel et les photographies de Lutz Dille

Mention Spéciale « Opera Prima » au festival international MIRADASDOC (Espagne)

Sélection internationale au Taiwan International Documentary Festival (TIDF Taïwan), Yogyakarta Documentary Film Festival (FFD Indonésie), Bergamo Film Meeting (BFM Italie), Les Escales documentaires de la Rochelle, Festival de l'Histoire de l'Art de Fontainebleau, Mois du film documentaire...

[Pour en savoir plus](#)

2011 L'HARMONIE DU HASARD, avec Max Cabanes

Festival international de la bande-dessinée d'Angoulême, Mois du film documentaire

2009 CAMBODGE 80 PROJECTION

Festival La Première fois, Rendez-vous d'Histoire de Blois, Festival Un état du monde... et du cinéma, Festival Géométrie virtuelle à Phnom Penh, Mois du film documentaire...

l'atelier documentaire

30 rue Porte de la Monnaie - 33800 Bordeaux

Tel. 09 53 89 23 84

contact@atelier-documentaire.fr

www.atelier-documentaire.fr